

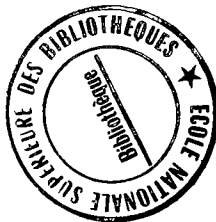
ECOLE NATIONALE SUPERIEURE  
DES BIBLIOTHEQUES

LES ORIENTATIONS D'UNE COLLECTION DE SCIENCES HUMAINES  
CRITIQUE

EDITIONS DE MINUIT

MEMOIRE PRESENTE PAR  
JEAN-JACQUES LEVIVE

SOUS LA DIRECTION DE  
MADAME SABBAH  
CONSERVATEUR A L'E.N.S.B.



17ÈME PROMOTION

1981

## Table des matières

### INTRODUCTION

### I CRITIQUE ET LES EDITIONS DE MINUIT

Le production des Editions de Minuit

Arguments

Sens commun

Critique

Trois collections concurrentes ou complémentaires?

### II LA COLLECTION CRITIQUE VUE PAR SON DIRECTEUR

Un entretien avec M. Jean Piel, directeur de Critique

Interview publiée dans A paraître

Interview publiée dans Le Monde

### III ANALYSE DE QUELQUES OEUVRES DE LA COLLECTION CRITIQUE

La naissance de la physique

Marx dans le Jardin d'Epicure

Tyrannie du Logos

Le mythe de l'intériorité

De la grammatologie

Quatre lectures talmudiques

Du sacré au saint

Les spectres de la bande

Jouvences sur Jules Verne

La police des familles

La part maudite

La société contre l'Etat

Speculum

### IV LA COLLECTION CRITIQUE FACE A QUELQUES LECTEURS

### CONCLUSION

## INTRODUCTION

Au cours des dernières décennies, les bouleversements qui se sont produits dans les diverses sciences humaines: sociologie, psychologie, ethnologie, linguistique, philosophie... ont été considérables. Les développements remarquables de ces disciplines ont transformé non seulement nos connaissances mais encore notre vision du monde. Ces révolutions intellectuelles se reflètent avant tout dans la production éditoriale. Le lecteur cultivé d'aujourd'hui se trouve confronté à des publications d'un type nouveau qui n'existait pas il y a seulement cinquante ou même trente ans. La nature des débats d'idée est, à notre époque, radicalement différente de ce qu'elle était alors: parallèlement, les caractéristiques des collections qui publient ces ouvrages se sont également modifiées.

Il nous a semblé que Critique (Editions de Minuit) offrait, plus que d'autres peut-être, un champ d'études intéressant pour analyser ces transformations et saisir les orientations d'une collection de sciences humaines délibérément novatrice. Et qui présente, en outre, un caractère hautement théorique. A ce titre, elle paraît, avant même tout examen approfondi, refléter une tendance significative des mouvements d'idées contemporains.

L'analyse des orientations de cette collection aurait dû suivre un itinéraire bien simple. Les questions qui se posent sont en effet de deux ordres. Dans un premier temps on aurait aimé savoir comment s'organise la publication des textes, quels moyens matériels, techniques et administratifs sont nécessaires, quels sont les tirages des différents titres, quels contrats lient les auteurs à l'éditeur, comment on diffuse et on distribue ces livres, quel budget est engagé pour l'ensemble de ces opérations, comment s'établit le prix des ouvrages...

Dans un second temps on s'interroge sur les justifications, les motivations des choix effectués par l'éditeur qui décide de publier tel ouvrage plutôt que tel autre, tel auteur plutôt que tel autre... Il y a donc d'un côté les problèmes que l'on pourrait qualifier globalement de commerciaux et de l'autre côté les problèmes proprement intellectuels.

Mais les choses ne se sont pas déroulées aussi simplement car nous nous sommes heurtés au refus total de l'éditeur de nous fournir le moindre renseignement de nature commerciale sur sa production.

Nous nous attendions si peu à une telle réaction que nous avons déjà largement avancé l'examen des orientations intellectuelles de la collection quand nous avons constaté cette fermeture. A ce point de notre travail il n'était guère question de renoncer ou de revenir en arrière. C'est pourquoi nous avons jugé préférable d'axer l'ensemble de notre étude sur l'analyse des seules orientations intellectuelles de Critique. Il n'y a donc pas, dans le présent texte, de chapitre consacré aux aspects commerciaux de cette collection, et nous le regrettons vivement.

En revanche, en concentrant tout notre intérêt sur les tendances théoriques de la collection, il nous a été possible de développer davantage cet aspect.

Un exposé de cette nature se prête certainement à plusieurs types de présentations possibles. Il nous a semblé que la plus simple et, peut-être, la plus logique consistait à se rapprocher progressivement du centre de la question en décrivant, en quelque sorte, des cercles concentriques de plus en plus voisins de ce centre. C'est pourquoi, dans une première approche, nous nous attachons à caractériser très globalement les tendances de cette collection en la comparant à l'ensemble de la production des Editions de Minuit. Ensuite, nous examinons la manière dont le directeur de la collection, Monsieur Jean Piel, conçoit son rôle. Puis nous étudions de plus près, sur quelques oeuvres significatives publiées par Critique, les tendances théoriques illustrées par la collection.

La dernière partie de ce travail nous fait sortir de ce "troisième cercle" pour nous transporter "de l'autre côté du miroir", c'est-à-dire du côté des lecteurs dont nous analysons les réponses à un questionnaire destiné à connaître leurs réactions aux ouvrages concernés.

La production des Editions de Minuit.

La production des Editions de Minuit est variée et couvre de nombreux domaines: roman, théâtre et surtout sciences humaines, qui sont très largement représentées.

En ce qui concerne le roman (collection Double), une place très importante est accordée au "Nouveau Roman" dont les maîtres jouissent aujourd'hui d'une notoriété presque classique: Michel Butor (La modification...), Marguerite Duras (Moderato cantabile...), Alain Robbe-Grillet (La maison de rendez-vous...), Tony Duvert, Nathalie Sarraute, Claude Simon. On trouve également, dans une veine différente mais aussi peu conformiste: Boris Vian (L'automne à Pékin...), Robert Pinget, Klossowski et Georges Bataille.

Dans le domaine du théâtre, là encore quelques grands noms illustrent, comme pour le roman, un bouleversement radical du fond et de la forme: Samuel Beckett (En attendant Godd.), Nazim Hikmet, Heiner Müller, Robert Pinget. On saisit l'importance primordiale accordée aux auteurs contemporains par un <sup>éditeur</sup> auteur désireux de promouvoir une avant-garde de qualité. C'est une caractéristique que nous retrouverons.

Cependant, ce sont les sciences humaines qui constituent l'essentiel de la production des Editions de Minuit, par le nombre de titres, tout au moins. Il y a sept collections actuellement existantes:

Arguments dirigée par Kostas Axelos  
Le sens commun dirigée par Pierre Bourdieu  
Critique dirigée par Jean Piel

} trois grandes

Propositions  
Documents  
Grands documents  
Autrement dites

} quatre petites

Il faut ajouter à cela une petite collection d'oeuvres consacrées au Judaïsme: Aleph (avec des oeuvres de Isaac Ben Zvi, Edmond Fleg, etc.), une petite collection d'urbanisme et d'architecture: Forces vives (avec essentiellement des oeuvres théoriques de Le Corbusier), une petite collection Vieux Paris et une autre Vieilles villes, aux titres significatifs.

Hors collection, il faut remarquer des traductions (Anne Akhmatova, Blok, Essénine, Małakowski), de la poésie, des essais, avec là encore, quelques noms célèbres (Deleuze, Duvert...).

Pour clore cette présentation très générale, il convient de signaler que les Editions de Minuit publient également quatre revues:

Minuit

Actes de la recherche en sciences sociales (Directeur: P. Bourdieu)

Critique (Directeur: J. Piel)

Traverses (Directeur: J. Mullender)

### Trois grandes collections de sciences humaines.

Outre Critique, les Editions de Minuit éditent deux importantes collections de sciences humaines dont il nous faut dire quelques mots.

### Arguments.

Arguments est dirigée par le philosophe Kostas Axelos. Cette collection comporte 68 titres publiés à ce jour et couvre des domaines fort divers: Théorie politique (dix titres), Histoire (dix titres), Philosophie (seize titres), Psychanalyse (Huit titres), Esthétique (Huit titres), Linguistique (Six titres).

Sans prétendre réduire les choix faits par Kostas Axelos à une vision univoque, il faut cependant remarquer que beaucoup des textes publiés par lui se rattachent de près ou de loin aux conceptions marxistes, révolutionnaires ou socialistes. Les noms de Marcuse, Trotsky, Lukacs, par exemple, illustrent cette tendance. Dans les domaines non directement politiques, ce sont les courants les plus novateurs qui sont également privilégiés:

Bataille, Deleuze, Blanchot, Edgar Morin figurent également au catalogue. Toutefois, la volonté de scientificité et d'équilibre se manifeste clairement dans le caractère encyclopédique, déjà noté, des préoccupations, et par la place importante tenue par des textes devenus classiques. C'est ainsi qu'en linguistique figurent les noms de Hjelmslev, Jakobson, et Jespersen, en particulier. Il est à peine utile d'insister sur le niveau élevé de tous ces textes. En revanche, il est bon de souligner le fait que seuls figurent au catalogue de la collection des auteurs vivants ou contemporains récents (à une exception près, assez curieuse: Flavius Josèphe).

### Sens commun.

La collection Le sens commun est dirigée par Pierre Bourdieu. Elle comprend cinquante huit titres parus à ce jour. Elle couvre les domaines suivants: Théorie politique (quatre titres), Sociologie (vingt deux titres), Ethnologie (trois titres), Philosophie (quinze titres), Art (quatre titres), Psychanalyse (un titre), Sémiologie (deux titres).

On ne trouve donc pas le même équilibre dans la répartition des ouvrages selon les domaines, que celui remarqué pour la collection Arguments. L'ensemble des disciplines sociales est particulièrement développé: trente cinq titres en tout, c'est-à-dire plus de la moitié du nombre total de titres de la collection. On se souvient que Pierre Bourdieu est un sociologue.

Par comparaison avec la tendance signalée au sujet de la collection précédente, les ouvrages publiés par Le sens commun ne présentent pas un caractère politiquement très marqué à gauche. En revanche, là encore il faut noter l'abondance de textes classiques et de haut niveau: des oeuvres de Finley en Théorie historique, de Mauss en sociologie, de Sapir en ethnologie, de Benveniste en linguistique, de Cassirer en philosophie, de Panofsky en art, de Mounin en sémiologie en sont les illustrations les plus frappantes.

De la même manière que pour la collection Arguments, il faut remarquer le nombre important d'auteurs étrangers figurant au catalogue, ainsi que le caractère novateur de ces textes. Mais comme la collection Arguments, Le sens commun ne semble guère se soucier de ce qui se passe entre l'Occident d'un côté et les civilisations dites primitives de l'autre. L'Orient reste inconnu. Mais toute exclusion est-elle néces-

nécessairement révélatrice? Comme on l'a noté pour la collection Arguments la plupart des auteurs publiés sont vivants ou contemporains ou bien sont des figures un peu plus anciennes de la scientificité moderne (Mauss ou Durkheim, par exemple).

### Critique.

La collection Critique compte cinquante six titres à ce jour. Il convient d'examiner d'abord la répartition des oeuvres selon les diverses disciplines représentées. Plus encore sans doute que pour les deux collections abordées précédemment, cette classification pourra sembler arbitraire, dans la mesure où bien des ouvrages de cette collection, au contenu pluridisciplinaire, pourraient être légitimement rangés dans une autre catégorie. Mais il ne s'agit là, bien sûr, que d'une taxinomie indicative permettant simplement une évaluation globale, dans une première approche, des tendances de la collection. Nous tenterons plus loin d'approfondir l'analyse.

Philosophie. La philosophie est représentée par dix sept titres: Jean-Marie Benoist: Tyrannie du Logos; Jacques Bouveresse: Wittgenstein, la rime et la raison; Le mythe de l'intériorité; La parole malheureuse; Gilles Deleuze: Logique du sens; Jacques Derrida: De la grammatologie; Marges de la philosophie; Positions; Vincent Descombes: Le même et l'autre; Luce Irigaray: Amante marine; Garbis Kortian: Métacritique; Louis Marin: Jeux d'espace; Francine Markovits: Marx dans le jardin d'Epicure; Michel Pierssens: La tour de Babil; Clément Rosset: Le réel; L'objet singulier; Michel Serres: La naissance de la physique dans le texte de Lucrèce.

Religion. Il nous a semblé nécessaire de distinguer de la philosophie proprement dite deux oeuvres d'Emmanuel Lévinas consacrées à l'étude du judaïsme: Quatre lectures talmudiques et Du sacré au saint.

Esthétique. La critique littéraire et artistique compte quatorze titres: Michel Butor: Répertoire I, II, III, IV; Gilles Deleuze et Félix Guattari: Kafka; André Green: Un oeil en trop; Jacques Leenhardt: Lecture politique du roman; Claude Reichler: La diabolie; Alain Rey: Les spectres de la bande; Alain Robbe-Grillet: Pour un nouveau roman; Charles Rosen: Schoenberg;



Michel Serres: Hermès I; Jouvances sur Jules verne; Michel Thévoz:

L'académisme et ses fantasmes.

Société. Georges Bataille, avec La part maudôte, ouvre une série de huit oeuvres consacrées aux problèmes politiques et historiques: Pierre clastres: La société contre l'Etat; Hubert Damisch: Ruptures/Cultures; Jacques Donze-  
lot: La police des familles; Pierre Legendre: Jouir du pouvoir; Louis  
Marin: Le récit est un piège; Paul Zumthor: Parler du Moyen-Age; Jean-  
François Lyotard: La condition postmoderne.

Psychanalyse. La psychanalyse compte onze titres: Gilles Deleuze et  
Félix Guattari: L'Anti-Oedipe; Mille Plateaux; Jean-Luc Donnet et André  
Green: L'enfant de ça; Vincent Descombes: L'inconscient malgré lui; Luce  
Irigaray: Speculum; Ce sexé qui n'en est pas un; Jean-François Lyotard:  
Economie libidinale; Michèle Montrelay: L'ombre et le nom; François  
Roustang: Un destin si funeste; ... Elle ne le lâche plus; Jean-Louis  
Tristani: Le stade du respir.

Epistémologie. L'histoire des sciences et l'épistémologie, enfin, sont  
brillamment illustrées par la série des Hermès (I à V) de Michel Serres.

La simple énumération de ces diverses catégories et de ces différents  
titres permet de constater aussitôt l'intérêt porté plus particulière-  
ment aux trois domaines suivants: philosophie, esthétique, psychanalyse.  
Toutefois, il faut se garder d'oublier que pour les oeuvres publiées  
dans cette collection, plus encore que pour les deux citées précédemment,  
l'interpénétration des disciplines ou la pluridisciplinarité sont la  
règle.

### Trois collections concurrentes ou complémentaires?

A l'évidence, ces trois collections de sciences humaines ont en commun  
le goût d'oeuvres de haut niveau écrites par des spécialistes renommés  
au niveau national ou international. On note, en particulier, l'abondance  
remarquable d'universitaires, d'écrivains célèbres, voire de personnalités

politiques ou historiques (Trotsky). Ces collections ne sont donc pas destinées à publier des œuvres de vulgarisation mais, bien au contraire, des ouvrages de recherche ou des grandes synthèses, fort difficiles parfois, accessibles seulement, dans la plupart des cas, à un public d'universitaires, d'étudiants ou d'amateurs cultivés.

On constate également la prépondérance remarquable, déjà signalée, des auteurs modernes et contemporains. Pas ou très peu d'auteurs anciens (ou plus anciens) au catalogue des Editions de Minuit. Les quelques exceptions que l'on découvre cependant semblent faire simplement contre-point à l'actualité des modernes, en signaler et en souligner le caractère novateur.

On observe encore qu'un certain nombre de thèmes ou de préoccupations communs se manifestent dans ces trois collections:

- vif intérêt, souvent critique, pour la psychanalyse.
- importance accordée aux problèmes du langage (d'un point de vue philosophique comme d'un point de vue strictement linguistique).
- approche non conventionnelle et synthétique des problèmes politiques et sociaux: toutes les disciplines s'interpénètrent et se complètent pour analyser la société (en particulier marxisme, psychanalyse et structuralisme).
- sympathie manifestée à l'égard de l'antiquité classique.
- attention centrée presque uniquement sur l'Occident (ouvrages d'ethnologie exceptés).

Il faut noter toutefois que si Arguments et Le sens commun publient un grand nombre d'œuvres écrites par des auteurs étrangers, ce n'est pas le cas de Critique qui ne fait paraître que des ouvrages d'auteurs français (voir, sur ce point p. 13). Du moins en a-t-il été ainsi jusqu'à ce jour.

Mais on perçoit quelques différences plus profondes entre les tendances générales de chacune de ces collections. En particulier, la répartition des œuvres selon les diverses disciplines révèle des priorités distinctes sinon opposées. Ainsi, la collection Arguments fait la part belle à l'histoire (surtout celles des révolutions du vingtième siècle)

et à la théorie politique, de même qu'aux classiques de la linguistique. Sens commun, on l'a vu, accorde la priorité à la sociologie (en particulier au courant fonctionnaliste représenté par Pierre Bourdieu lui-même et quelques autres.) Critique s'oriente davantage vers la philosophie (surtout si on y ajoute la religion et l'épistémologie) et vers la mise en question de la psychanalyse.

Est-il possible, malgré ces divergences, de dégager une unité, un sol idéologique commun à ces trois collections? Il est périlleux d'opérer une telle réduction portants sur plus de cent cinquante volumes écrits par des auteurs extrêmement divers. Il semble tout de même que le terme de "modernité", concept élaboré par l'un des auteurs de la collection Arguments, Henri Lefebvre, caractérise assez bien l'impression d'ensemble produite par les publications des Editions de Minuit, en particulier dans le champ des sciences humaines.

Ces trois collections apparaissent donc plutôt comme trois sœurs que comme trois adversaires. Elles ne se partagent sans doute pas un public qui doit leur être, dans l'ensemble, commun. Simplement, au terme de cette première ébauche superficielle, on se rend bien compte que chacune a son caractère propre, son style.

En ce qui concerne la collection Critique, qui retient plus particulièrement notre attention, on constate qu'elle s'attache à publier des œuvres modernes ou contemporaines, souvent brillantes, qu'elle est soigneuse de jeter un regard critique sur la philosophie et la psychanalyse, qu'elle apparaît un peu "hexagonale", voire parisienne... Cette approche est toutefois encore bien approximative. Il faut aller plus loin et tenter de mieux saisir les tendances profondes de Critique en cheminant de l'extérieur vers l'intérieur. C'est pourquoi il faut maintenant donner la parole à M. Jean Piel afin qu'il nous expose lui-même la conception qu'il se fait de sa fonction de directeur et des orientations de la collection qu'il anime. M. Jean Piel a accepté de répondre à nos questions (mais pas à toutes, comme nous l'avons déjà signalé). Cette interview est suivie de deux autres, recueillies dans la presse, qui viennent compléter les informations qu'il nous a fournies.

## LA COLLECTION CRITIQUE VUE PAR SON DIRECTEUR

La collection Critique, nous dit M. Piel, est avant tout un prolongement de la revue du même nom fondée en 1946 par Georges Bataille. M. Piel se refuse donc à dissocier l'activité de la revue de celle de la collection. A la mort de Georges Bataille, en 1962, c'est Jean Piel, son ami personnel, qui lui succède à la tête de la revue. Jean Piel était lui-même entré à la rédaction de la revue en 1950.

M. Piel a une formation de philosophe et d'économiste. Avant de s'occuper de problèmes d'édition, il fait une carrière dans le journalisme spécialisé (économie) puis il se voit confier des postes importants dans l'administration économique (inspecteur général puis secrétaire général des affaires économiques).

Jean Piel est propriétaire du titre "Critique". La revue a des liens organiques, datant de l'époque de Georges Bataille, avec les Editions de Minuit (1). C'est en 1966 que Jean Piel propose aux Editions de Minuit de lancer une collection d'essais philosophiques qui devait permettre de publier des oeuvres trop importantes par leur volume pour s'insérer dans le cadre d'une revue. En 1967 paraissent les trois premiers livres de la nouvelle collection: La Part maudite de G. Bataille, avec une préface de Jean Piel; La grammatologie de Jacques Derrida, qui connaît aussitôt un grand succès, y compris à l'étranger (aux Etats-Unis en particulier); Le Baroque de Pierre Charpentras, fonctionnaire des Affaires Etrangères qui devait disparaître prématurément.

D'emblée, l'éventail des préoccupations s'ouvrait largement. Le dernier ouvrage paru à ce jour: ... Elle ne le lâche plus, de Pierre Roustang, qui est une critique de la psychanalyse, illustre bien la persévérance dans (1) Cependant, Georges Bataille est édité aujourd'hui par Gallimard.

cette volonté d'ouverture. Les ouvrages publiés reflètent fidèlement les orientations de la revue; l'objectif est de "découvrir des idées nouvelles, de dévoiler ce qui n'a pas encore été aperçu"(1) dans tous les domaines de la philosophie et des sciences humaines. Les intérêts sont variés mais l'essentiel est de "franchir les limites" artificielles qui les séparent.

A partir de 1972, la revue publie des numéros spéciaux sous forme de livres collectifs. Il s'agit d'attirer l'attention sur "ce qui n'a pas été vu", de réhabiliter des écrivains quelque peu oubliés (Georges Limbour). Il est prévu un numéro spécial sur la philosophie analytique anglo-saxonne pour 1981.

A l'inverse, il y a une volonté "d'écarter ce qui paraît avoir été trop vu, trop à la mode; en particulier la psychanalyse". Beaucoup de psychanalystes ont voulu eux-mêmes "prendre leurs distances" à l'égard de cet engouement douteux: Luce Irigaray en particulier (Speculum, Ce sexe qui n'en est pas un). "La psychanalyse est un phénomène parisien".

La revue a d'ailleurs publié un numéro spécial intitulé Le comble du vide, pour s'attaquer à la psychanalyse. Jean Piel revendique donc hautement "la fonction polémique" des ouvrages qu'il publie: il y a un engagement de la collection dans le débat d'idées. Parmi les auteurs qui figurent au catalogue de Critique, Gilles Deleuze et Félix Guattari (Anti-Œdipe; Mille plateaux) sont certainement les personnalités les plus notoires dans cette guerre contre la psychanalyse classique. Il s'agit de "mettre fin au dogme".

Devant notre étonnement de ne pas trouver d'auteurs étrangers au catalogue d'une collection qui se veut grande ouverte sur le monde, M. Jean Piel semble d'abord marquer une certaine surprise et nous répond seulement que c'est "pour éviter la traduction". Il est vrai que cette contrainte est fréquemment levée par la revue, qui publie même des numéros entiers consacrés aux développements intellectuels d'au-delà de nos frontières, comme celui déjà cité sur la philosophie analytique anglo-saxonne ou celui intitulé Vingt ans de pensée allemande.

(1) Tous les propos ici rapportés ont bien été tenus par M. Piel mais seule la substance en est résumée. Les passages entre guillemets indiquent qu'il s'agit de citations exactes.

Jean Piel nous annonce la parution d'un numéro consacré à la musique et à la peinture avec la collaboration de Pierre Boulez. Il y a également un projet d'étude sur Bacon et un autre sur Giacometti.

En conclusion, Jean Piel nous affirme que "le coeur est à gauche" mais sans sectarisme et dans l'ouverture la plus grande possible.

- - - - -

Dans une enquête sur la philosophie, des éditeurs et son public intitulée "Philosophie universelle ou philosophie universitaire?", la revue A paraître (Octobre 1979, n° 10) a interrogé, parmi quelques autres, M. Piel. Nous reproduisons intégralement, telles qu'elles sont rapportées dans cet article, les réponses de celui-ci, de même que certains commentaires du rédacteur.

"Et bien, qu'est-ce qui se publie actuellement en France? D'abord, il continue d'y avoir des thèses ou des livres qui en sont proches. C'est difficile à éditer, tant quant à la nature du livre qu'à son audience. J'en ai moi-même publié une sur Wittgenstein (Le mythe de l'intériorité). Mais c'est surtout aux maisons universitaires de le faire. Ensuite, il y a les ouvrages des philosophes qui, depuis dix ou quinze ans, se sont manifestés comme chefs de file: des gens comme Derrida, Deleuze ou Lyotard, dont la philosophie passionne la société parisienne. Critique a publié ainsi une partie de l'oeuvre de Derrida, l'Anti-Oedipe de Deleuze. Enfin, il y a la philosophie engagée, à présupposés politiques ou psychanalytiques, que nous ne publions pas, et qui a longtemps été à la mode; aujourd'hui, elle semble dépassée, au moins momentanément...."

"La philosophie est partout et à l'origine de tout..."

"Au vrai, il n'y a pas de questions philosophiques, mais une manière philosophique de traiter les questions! Et dans ce sens, la collection Critique a tenté de choisir des thèmes en eux-mêmes non spécifiquement philosophiques mais où la préoccupation philosophique reste majeure

Ainsi, Jean Piel prépare un ouvrage sur la monnaie qui ne sera pas la seule oeuvre d'économistes mais d'Hommes "connaissant à la fois précisément les mécanismes concrets de la monnaie et de l'échange et qui aient, par ailleurs, une culture philosophique."

On voit l'enjeu pour l'édition d'un tel renouveau du débat philosophique. Sans devenir édition de masse, rôle qui n'est sans doute pas le sien, la philosophie pourrait reprendre sa place de carrefour de la réflexion. Jean Piel, toujours, fait remarquer que la pensée philosophique est d'ailleurs présente dans de nombreux travaux qui ne relèvent pas à l'origine spécifiquement de ce domaine, comme les études de l'ethnologue Pierre Clastres sur les rapports entre la Cité et l'Etat (La société contre l'Etat). De là, la possibilité de miser sur des lecteurs non formés par l'université à la philosophie mais que des questions concrètes pourraient attirer....

Critique a publié des ouvrages à relatif succès. C'est le cas, notamment, de ces "chefs de file", de ces Deleuze et Derrida, dont les ouvrages atteignent jusqu'à trente mille exemplaires (1), ce qui est tout de même assez honorable pour une réflexion ardue. Il faut bien sûr, faire la part de la mode dans ce succès, et Jean Piel lui-même dira: "Il faut savoir qu'en France tout est mode"...

(1) Nous n'avons pas eu confirmation de ce chiffre par M. Piel, qui a refusé, tout comme M. J. Lindon, directeur des Editions de Minuit, de nous fournir toute indication sur les tirages réalisés pour les publications dont il est responsable. Nous pouvons estimer, cependant, que le chiffre avancé ici est proche de la vérité. A titre de comparaison, un "best-seller" philosophique comme "Les maîtres penseurs" d'André Glucksmann a atteint 120 000 exemplaires.

Toutefois, sans nous donner de chiffre, M. Piel nous a indiqué que l'Anti-Oedipe était le plus grand succès commercial de sa collection.

Dans son supplément hebdomadaire du 31 mai 1981, le journal Le Monde faisait à son tour paraître une longue interview de Jean Piel. Dans la mesure où les informations qu'elle apporte sont complémentaires de celles que nous avons déjà recueillies par ailleurs, il nous a semblé opportun de faire figurer ce texte dans notre étude. Nous n'avons toutefois retenu, dans les propos de M. Piel, que ceux qui nous ont semblé pertinents par rapport à nos préoccupations. Nous reproduisons également, bien entendu, les questions posées par le journaliste du Monde.

-Avez-vous jamais eu des exclusives-contre tel ou tel auteur, par exemple, ou bien contre telle ou telle tendance philosophique?

-Jamais. Mon propos était, tout simplement, de donner la parole à des hommes jeunes, qui me paraissaient susceptibles d'apporter les germes d'idées nouvelles. Je crois que je suis tombé généralement assez juste. Je me suis toujours efforcé de repérer, dans la masse de ce qui paraissait, la "pierre rare". Le travail d'un directeur de revue est un artisanat, en quelque sorte. Il s'agit de construire, par tâtonnements successifs, un objet capable d'avoir une certaine résonance dans l'opinion. Mon but était de créer un fonds: il me semblait qu'une des fonctions de la revue était de donner une image en profondeur de notre époque-non pas de son aspect extérieur, mais de ses véritables racines, de ses fondements durables. -Il ya pourtant des courants que vous ne favorisez guère: la psychanalyse, par exemple. Nombre d'auteurs que vous publiez, tant dans la revue que dans la collection, lui sont assez hostiles.

-Au contraire, je me suis énormément intéressé à la psychanalyse. Mais j'essaie aussi de la regarder du dehors, afin d'être plus objectif. Ce qui est sûr, c'est que la psychanalyse en tant qu'institution est, aujourd'hui, en pleine dispersion: je doute qu'on arrive à recoller les morceaux. Il est vrai que la plupart des institutions sont aujourd'hui en décadence. Il n'empêche que les gens auront sans doute longtemps besoin du divan...

-Et la philosophie? Vous lui avez constamment accordé une grande place.

-Je crois que tout passe par la philosophie, que la philosophie est vraiment quelque chose de central. Dans mes numéros spéciaux, par exemple,



j'ai voulu faire des synthèses, et que chaque synthèse soit une figure de l'époque. Or, faire une figure de l'époque, c'est philosopher. Même pour parler de la peinture, on ne peut guère que philosopher. Et en économie politique, si l'on veut penser vraiment, il faut faire quelque chose de philosophico-politico-économique...

-Il vous est arrivé quelquefois de tomber en plein sur la mode. Est-ce vraiment un hasard?

-Avec Deleuze et Guattari ou bien avec Luce Irigaray, il m'est effectivement arrivé de tomber sur une mode. Mais il m'est aussi arrivé de m'en trouver assez loin. C'est normal: la plupart du temps, la mode n'est qu'un ressassement. Je lis attentivement Vogue et Elle, et je constate que le propre de la mode de telle ou telle année, c'est qu'on peut presque toujours en trouver l'origine dans le passé. Aujourd'hui, malheureusement, la vie littéraire est gâchée par les médias: alors elle s'est rabattue sur la mode, on ne fait donc plus que ressasser le passé... C'est lamentable!

-Aimez-vous la polémique?

-Il ne m'est guère arrivé d'être méchant envers les autres. Je n'ai fait qu'une fois un numéro véritablement polémique, mais il faut dire que j'étais désespéré par le vide de la production ambiante, par l'impossibilité de trouver de nouvelles "pierres rares"... Je crois, hélas, que nous sommes dans une période où, toutes les idées forgées antérieurement ayant été remises en cause, on ne comprend plus rien à ce qui se passe; c'est évident sur le plan économique, en particulier. Et ce ne sont pas les gens qui se mettent à la mode par leur impatience d'écrire-tout en ayant bien conscience de ne pas être durables-qui me feront changer d'avis. Il n'y a jamais eu autant de livres qu'aujourd'hui, et si peu de livres importants. Quand j'ai dit "le comble du vide", je le pensais profondément-et je crois que ça continue. On est au creux de la vague...

-Vous avez quand même des projets...

-Parmi les numéros spéciaux récents, outre ceux consacrés à des sujets variés comme "Victoria Station", "L'oeil et l'oreille" ou, bientôt, "L'oeuvre de Claude Simon", il y en a eu un particulièrement destiné à fournir une information de première main sur "La philosophie analytique anglo-saxonne", et le même effort va être poursuivi en ce qui concerne

la philosophie allemande de ces vingt dernières années. Mais nous voudrions aller encore plus loin, et rechercher comment une utilisation des convergences entre ces deux traditions pourrait conduire à des conceptions philosophiques vraiment novatrices et favoriser une meilleure compréhension des problèmes de notre époque.

- - - - -

Des "pierres rares"? Une volonté de ne pas succomber aux modes ambiantes? Ou bien, peut-être, au contraire, le désir inavoué ou inconscient de créer d'autres modes, de lancer des modes?

Pour répondre à ces questions, il faut avancer davantage "dans le miroir". C'est-à-dire qu'il nous faut aborder de plus près quelques unes des oeuvres les plus significatives de la collection afin d'évaluer, autant que faire se peut, à la fois leur solidité et leur originalité réelle ou, à l'inverse leur inconsistance et leur banalité éventuelle.

Des oeuvres "significatives", disons-nous. Il est bien évident que la part de la subjectivité est grande dans l'appréciation de ce qui est significatif et de ce qui ne l'est pas. L'idéal serait, bien sûr, d'analyser toutes les oeuvres de la collection Critique sans opérer un choix toujours plus ou moins arbitraire. Mais on comprend aisément la démesure d'une telle ambition.

Nous nous sommes donc volontairement limité à l'étude de quatorze oeuvres, prises dans tous les domaines couverts par la collection, en insistant plus particulièrement sur la philosophie, puisque c'est le champ privilégié par Jean Fiel, en réalisant une sorte de compromis entre des oeuvres consacrées par le succès et d'autres qui nous ont paru mériter une égale attention, en dépit d'une réussite commerciale peut-être moins éclatante, et en nous efforçant d'exposer les seules idées des auteurs, sans y mêler les nôtres. En dépit de toutes nos précautions, nous avons clairement conscience des faiblesses d'une telle entreprise.

C'est sur la philosophie que s'ouvre cette série de courtes analyses. Nous avons retenu, pour cette discipline, les cinq oeuvres suivantes:

La naissance de la Physique de Michel Serres

Marx dans le jardin d'Epicure de Francine Markovits

Tyrannie de Logos de Jean-Marie Benoist

Le mythe de l'intériorité de Jacques Bouveresse

De la grammatologie de Jacques Derrida.

Nous continuons par la religion , illustrée par les deux seules oeuvres de cette nature figurant au catalogue de Critique:

Quatre lectures talmudiques et

Du sacré au saint , toutes deux d'Emmanuel Lévinas.

Nous trouvons ensuite la critique littéraire, représentée par:

Les spectres de la bande d'Alain Rey

Jouvences sur Jules Verne de Michel Serres

Viennent ensuite trois oeuvres consacrées aux problèmes politiques et sociaux:

La police des familles de Jacques Donzelot

La part maudite de Georges Bataille

La société contre l'Etat de Pierre Clastres

En ce qui concerne la psychanalyse, nous avons retenu:

Speculum de Luce Irigaray

## La naissance de la Physique

Michel Serres

Historien des sciences, Michel Serres aborde, dans cet ouvrage, le texte de Lucrèce "De natura rerum" afin de montrer que c'est chez cet auteur, et plus particulièrement dans ce texte que se condense l'essentiel du message des matérialistes de l'Antiquité. Or-et la thèse peut sembler bien paradoxale-c'est bien dans leur philosophie que prend naissance la physique au sens où nous l'entendons aujourd'hui. Michel Serres s'inscrit donc en faux contre la thésorie, communément admise, selon laquelle la physique moderne n'apparaît, encore très rudimentaire, qu'à la Renaissance, pour ne se constituer comme science autonome qu'aux 19<sup>e</sup> et 20<sup>e</sup> siècles. La Renaissance, affirme Michel Serres, n'est précisément que "re-naissance": on s'est contenté de redécouvrir ce que les Anciens savaient déjà et, prétend toujours notre auteur, les contemporains de Galilée et Galilée lui-même en étaient pleinement conscients.

Il n'y a donc pas de coupure radicale entre l'atomisme d'Epicure, de Démocrite et de Lucrèce d'une part et l'atomisme de Heisenberg, Bohr ou Perrin, d'autre part. Simplement, au langage naturel ou vulgaire des philosophes de l'Antiquité s'est tout bonnement substitué un langage mathématique, d'ailleurs élaboré en partie par eux-mêmes mais qu'ils n'ont pas su adapter à leur discours "physique".

On constate que Michel Serres ne craint pas de s'attaquer aux conceptions les mieux ancrées de l'histoire des sciences. Ainsi, soutient-il, les Grecs connaissaient le calcul infinitésimal dont la découverte est traditionnellement attribuée à Leibnitz.

Michel Serres développe les deux itinéraires qui, selon lui, ont permis l'élaboration de cette genèse de la physique chez Lucrèce. Il s'agit d'une théorie des fluides et d'une théorie des turbulences. Lucrèce observe le monde en scientifique. Il écarte l'inessentiel,

le superficiel, pour ne laisser subsister que la permanence, le mécanisme réel sous les apparences. Il n'expérimente pas vraiment, bien entendu, mais pratique cependant une méthode mentale qui n'est pas fondamentalement différente de celle du savant dans son laboratoire. C'est ainsi qu'il parvient à cette idée-toute moderne-que sous la statique des solides en mouvement il y a une mécanique de l'écoulement, de la fluidité: éclairs, orages, astres, pluie, magnétisme, et quantité de phénomènes que l'on peut observer avec ou sans laboratoire, ont tous en commun d'être des glissements continus, des passages insensibles d'un état à un autre, bref une hydraulique. Si on ajoute à ce schéma théorique le fait que ces modifications constantes d'états se doublent de mouvements brutaux et irréguliers, les tourbillons, on a une ébauche convenable, selon Michel Serres, de la physique moderne.

## Marx dans le jardin d'Epicure

Francine Markovits

Il s'agit d'une étude des rapports entre Marx et l'atomisme antique, en particulier le matérialisme d'Epicure, auquel Marx a consacré ses premières oeuvres (sa thèse de doctorat principalement). On connaît la filiation entre Hegel et Marx. Il n'est pas difficile de montrer que si le marxisme s'est constitué contre Hegel, il s'est d'abord construit grâce à lui, à partir de lui puisque c'est chez Hegel que Marx a trouvé, extrêmement élaborée, cette dialectique qu'il suffisait simplement de "remettre sur ses pieds" alors qu'elle "marchait sur la tête". Mais qu'en est-il d'Epicure dans la genèse du marxisme; le matérialisme dialectique vient-il tout droit et sans grands bouleversements des matérialistes de l'Antiquité: Démocrite, Epicure et Lucrèce? C'est à cette question que tente de répondre Francine Markovits en analysant simultanément les textes de ces auteurs et l'interprétation qu'en fait Marx.

En quoi Epicure a-t-il préparé le marxisme, l'a-t-il rendu possible? Il semble que la réponse à cette question réside dans la conception épicurienne de l'atome. De même que, chez Epicure, l'atome fait fonction de référent ultime - à ce titre, garant de la science - la valeur fondée, selon Marx, à la fois la possibilité et le critère dernier de la scientificité.

Pour Epicure, on ne perçoit jamais l'atome, on ne peut que l'induire ou le postuler: il n'est jamais sensible par lui-même mais par ses effets. Ce que l'on perçoit n'est jamais une immobilité absolue mais un mouvement, un déplacement minimum, le clinamen. C'est pourquoi l'atome, pour nous, est non seulement espace mais également temps. Parallèlement, la valeur, pour Marx, est sensible uniquement dans ses effets: le fait même d'être cachée, d'être inaperçue, voire (juqu'à Marx lui-même) d'être ignorée, suffit à provoquer le saut de côté (c'est un sens possible du clinamen), le glissement sensible: idéologie, lutte des classes.

Ce que Marx voit à l'oeuvre - ou croit voir - chez Epicure, c'est une

théorie de la causalité par des forces occultes et pourtant-c'est là l'essentiel-non magiques, métaphysiques ou divines.

Marx n'était sans doute pas assez naïf pour imaginer que le matérialisme antique pouvait fonder tel quel une base solide à l'économie politique du 19e siècle. Aussi bien n'est-ce pas un "modèle matériel" qu'il recherche dans l'atomisme d'Epicure (à son époque déjà, la science physique ne concevait plus guère l'atome à la manière des Anciens) mais une méthode. Epicure, selon Marx -réinterprété par Francine Markovits- montrait comment on pouvait "scinder la nature en deux". D'un côté le divin, ces dieux de l'Olympe auxquels on croit ou l'on ne croit pas. De l'autre le monde sensible, indifférent aux actes futiles des divinités.

## Tyrannie du Logos

Jean-Marie Benoist

Tyrannie du Logos se présente comme une analyse de quelques oeuvres de Platon, dont le Gorgias. L'interprétation socratique et platonicienne (c'est tout un pour l'auteur) n'a-t-elle pas occulté le message des Sophistes? La raison instaurée par Socrate grâce aux trois armes de la dialectique, de la maieutique et de l'ironie n'est-elle pas un coup de force, une "tyrannie" qui s'exerce sur d'autres discours possibles, tout aussi cohérents et riches mais que les hasards de l'histoire de la philosophie ont relégué dans l'oubli?

Dans un premier temps, Jean-Marie Benoist semble se faire le défenseur des Sophistes et tente de retrouver la légitimité de leur pensée dans le texte même de leur plus farouche adversaire. Ce qui oppose d'abord les Sophistes à Platon-Socrate, c'est une conception que l'on pourrait qualifier de "moderne" de la nature du langage. Alors que, pour Platon (cette thèse est exprimée notamment dans le Cratyle), la langue entretient un rapport naturel avec les choses, pour les Sophistes ce même rapport est social ou conventionnel: le mot table n'a rien à voir, en aucune manière, avec l'objet table. (C'est à peu près ce que disent les linguistes, au moins depuis Saussure).

Or, cette conception socratique de la langue n'est pas innocente; elle a un but très clair: déconsidérer la rhétorique. Celle-ci, on le sait, est l'arme privilégiée des Sophistes: tout à la fois un instrument et une technique pour abattre l'adversaire. Il en résulte deux conceptions radicalement opposées de la vérité et de la science. Pour Platon-Socrate, la langue dit les choses mêmes (ou peut les dire): elle donne donc accès au vrai, au savoir, à la science. Selon les Sophistes, au contraire, la langue ne donne jamais accès qu'à elle-même; elle peut dire le vrai et la science seulement dans la langue: le référent (au sens moderne du terme) reste inaccessible.



La conception socratique mène à la fétichisation de la science. La théorie des Sophistes conduit à la méfiance et au doute constant. La philosophie socratique repose sur la croyance en une transparence du discours aux choses alors que, pour les Sophistes, le discours est avant tout expression du désir, c'est-à-dire du corps-nous dirions aujourd'hui de l'inconscient. La doctrine socratique, c'est, sinon la négation du corps, du moins sa mise entre parenthèses. Pour atteindre le vrai il faut mettre le corps à l'écart et ne laisser parler que la langue originaire, le discours des Idées, le Logos. Poursuivre le vrai et le juste-c'est tout un pour Socrate-c'est donc faire taire le corps pour se mettre à l'écoute du Logos. Cependant, faire taire le corps, ce n'est pas le brimer mais le soumettre à la volonté, qui ne se confond pas avec le désir. Vouloir, ce n'est pas désirer mais c'est encore faire parler le corps, d'une autre manière: non plus le corps individuel, isolé, a-social, mais le corps politique. L'homme est animal politique, il n'est pas vraiment lui-même, y compris comme corps, en dehors de la société, sans la société. C'est grâce à celle-ci que le Logos (La Raison grecque) peut se faire entendre, peut soumettre chaque corps individuel puisqu'il est l'expression véritable, si difficile à retrouver, du corps social.

Ainsi s'explique et se légitime la "Tyrannie du Logos": la raison seule doit guider chaque homme comme elle doit guider l'ensemble de la Cité. L'alternative n'est pas: tyrannie du Logos (de la société) ou liberté absolue de l'individu (mené par son seul désir) mais: tyrannie du Logos (Raison incarnée dans la cité juste) ou anarchie des passions individuelles (la vraie tyrannie: celle qu'imposent encore les dictatures modernes).

Malgré un long détour par la linguistique et la psychanalyse, il semble bien que l'auteur reprenne dans cet ouvrage une thèse classique: la pensée grecque, et tout particulièrement Socrate et Platon, c'est l'avènement de la Raison parce que c'est l'apparition de la Démocratie.

## Le mythe de l'intériorité

Jacques Bouveresse

Il s'agit d'une thèse sur le philosophe d'origine autrichienne installé à Oxford, Wittgenstein. L'auteur se propose, par l'étude de l'ensemble des oeuvres du philosophe, d'éclairer sa pensée et de répondre aux objections qui lui sont habituellement faites. La problématique de Ludwig Wittgenstein, si elle se situe radicalement en dehors de tout courant philosophique constitué, de toute école, n'en pose pas moins les questions philosophiques essentielles qui rejoignent les interrogations des plus classiques en particulier Descartes, Locke, Hume, Kant et le positivisme logique. Ces questions peuvent paraître élémentaires, voir triviales, mais l'auteur constate, avec Wittgenstein, qu'on n'y a toujours pas répondu de manière satisfaisante. On peut les résumer en quelques phrases: -Le langage est-il solipsiste ou est-il en prise sur la réalité? Et, dans ce cas, quelle est la nature du lien qui l'unit à cette réalité et quel degré de la réalité nous donne-t-il à percevoir et à connaître?

-Le langage permet-il ou non l'intersubjectivité? L'énoncé: "J'ai mal aux dents" signifie-t-il la même chose pour moi et pour un autre? Y a-t-il une différence entre l'énoncé: "J'ai mal aux dents" et les deux énoncés suivants: "Je sais que j'ai mal aux dents"; "Je sais qu'un tel a mal aux dents."? Le comportement de souffrance nous est-il d'une aide quelconque dans la compréhension du problème quand on sait que, d'une part, certaines douleurs sont muettes et que, d'autre part, on peut simuler la douleur?

-Quelle est la nature de la certitude qu'apporte le langage lorsqu'on dit que l'on sait quelque chose?

-Cette analyse du langage débouche enfin sur une reprise, dans une optique différente, de la question kantienne: un jugement synthétique à priori est-il possible?

A chacune de ces questions, l'auteur constate que Wittgenstein ne répond jamais de manière nette et définitive. Il semble même parfois se contredire. En tout cas, il ne s'enferme jamais dans un système, et

c'est pourquoi on a pu voir en lui successivement un empiriste, un réaliste, un idéaliste, un rationaliste, etc... C'est qu'il ne se préoccupe pas avant tout de cohérence totale et globalisante (contrairement, par exemple, à des philosophes à systèmes, très éloignés de sa recherche, comme Hegel et Husserl). Son seul souci, au contraire, est celui d'une rigueur et d'une exigence extrêmes (à la limite, pourrait-on prétendre, de la chicane) dans le détail de l'analyse.

Certainement une oeuvre majeure permettant de mieux redécouvrir l'un des penseurs les plus importants de notre siècle.

## De la grammatologie

Jacques Derrida

Jacques Derrida est assez généralement reconnu, à l'étranger plus qu'en France, d'ailleurs, comme l'un des principaux philosophes français contemporains. Son oeuvre, qui s'inspire essentiellement de Nietzsche, Husserl et Heidegger, exerce son influence sur une grande partie de la pensée actuelle. C'est dire que chacun de ses ouvrages doit être examiné avec la plus grande attention.

Des trois textes signés par cet auteur dans cette collection, seule De la grammatologie présente un caractère théorique fondamental (Marges de la philosophie est un recueil de textes divers et Positions est une sorte d'interview.)

Pour saisir l'importance et l'objectif de ce livre, il convient de situer brièvement "De la grammatologie dans l'ensemble de l'oeuvre de Derrida.

Venant après Hegel, qui achève et clôt la philosophie occidentale; quelques grands penseurs ont tenté d'explorer la langue de la métaphysique et d'en étudier à la fois les conditions de possibilité et les limites. Après Nietzsche, Heidegger et Husserl, (pour ne citer que les plus notoires), Derrida se consacre à ce labeur titanesque. L'axe essentiel de sa recherche est le rapport entre la pensée et le langage (on retrouve ici l'un des thèmes privilégiés des auteurs de notre collection). Plus précisément, il s'agit pour lui de montrer comment un certain type de pensée (exactement: la métaphysique telle qu'elle a fleuri en Occident des présocratiques à Hegel) est rendue possible par une certaine conception des rapports entre la pensée et le langage et comment un déplacement, une ré-orientation de cette conception peut contribuer à en miner le sol tout en le révélant.

C'est le plus souvent dans des essais sur les grands auteurs classiques eux-mêmes que Derrida conduit son analyse: Platon (essais

parus dans la collection Tel Quel), Husserl dans La Voix et le Phénomène et L'Origine de la géométrie.

Dans De la grammatologie, Derrida s'attaque avant tout à Jean-Jacques Rousseau. Le thème du livre ne se laisse que trop dangereusement résumer des origines de la pensée occidentale jusqu'à la linguistique moderne (Saussure, Martinet, Jakobson, Troubetzkoy...) en passant par Platon, Descartes, Hegel, Lévi-Strauss et surtout le Jean-Jacques Rousseau de l'Essai sur l'origine des langues, la plupart des philosophes ont pensé la langue en fonction de la voix, de ce qu'on appelle aujourd'hui le phonème, et ont proscrit, vilipendé l'écriture. Or, nous dit Derrida, cette conception est doublement fautive: d'une part parce qu'au niveau strictement technique de l'analyse de la langue, rien n'est plus contestable que cette opinion. On pourrait tout aussi facilement, et même plus raisonnablement, supposer l'inverse: l'écriture pourrait bien être première par rapport à la langue parlée. Et ceci à la fois dans l'ordre logique: par essence, l'écriture précéderait la langue parlée comme la structure précède sa réalisation matérielle; et chronologiquement: rien ne prouve que les hommes préhistoriques n'ont pas écrit avant de parler. Et d'autre part, cette théorie serait fautive - et là nous nous situons sur un plan plus nettement philosophique - parce que, de toute façon, nous dit Jacques Derrida, il y a toujours une écriture (une "archi-écriture" pour reprendre son expression) à l'origine de toute parole. Cette archi-écriture, nous la découvrons, grâce à l'analyse phénoménologique, dans ce qu'il appelle (après Husserl et Emmanuel Lévinas): la "trace" (Die Spur). Ce quelque chose de quasiment invisible et insensible qui est moins proprement chose que cela à partir de quoi nous parlons. Quelque chose qui diffère sans cesse, qui est processus continu de différence ou, plus exactement, différance.

En ce qui concerne le premier point de la thèse, Jacques Derrida montre comment on a toujours rejeté l'écriture (du moins en théorie) au bénéfice de la parole, plus libre et plus rapide. Platon déjà considérait que l'écriture était chose morte puisque on ne peut plus la changer ni l'interroger: elle ne répond pas! Elle n'est qu'imitation de la parole,

elle-même imitation des choses (théorie du Phèdre et du Cratyle): d'autant moins fiable qu'elle est plus éloignée du modèle (l'être ou l'idée). L'écriture ne fait que porter avec elle une dégénérescence, une décadence, une perversion de la société. Cette idée sera reprise plus tard par Rousseau. Pour Lévi-Strauss, disciple de Rousseau à bien des égards, l'écriture manifeste son caractère pervers quand on l'introduit dans les sociétés primitives qu'il étudie: elle est alors toujours associée à la violence et au pouvoir.

Pour les linguistes modernes, et en particulier pour F. de Saussure, fondateur de la linguistique scientifique, l'écriture est l'obstacle à écarter si on veut parvenir à une connaissance véritable du langage. Ce qu'il faut étudier, c'est la langue parlée, la langue écrite n'étant qu'une représentation approximative de la première.

Pour Jean-Jacques Rousseau enfin, auquel Derrida revient pour lui consacrer l'essentiel de son étude, l'écriture c'est la perversion de la société par la culture; une culture opposée à l'innocence de la nature. On sait que Rousseau estime que l'homme est naturellement bon et innocent et que la civilisation le pervertit et le corrompt. Plus la civilisation est avancée, plus elle dégrade la nature humaine. Or l'écriture est à la fois un instrument et un symbole de la civilisation: elle autorise le progrès continu des sociétés et elle manifeste la toute-puissance du savoir. Or, progrès et savoir ouvrent deux voies possibles: une vers le bien, une autre vers le mal.

L'écriture exerce donc une étrange fascination: elle est comme Janus à double face. D'un côté promesse de pouvoir et de développement. De l'autre, risque de magie et d'asservissement.

## Quatre lectures talmudiques

Emmanuel Lévinas

Ce volume occupe une place un peu à part dans la collection puisqu'il est le seul (avec Du sacré au saint, du même auteur. Voir plus loin) à traiter expressément de religion d'un point de vue religieux et qu'on ne pouvait donc, sans quelque abus, le placer dans la catégorie "philosophie". Il s'y rattache pourtant par bien des aspects.

En elle-même, l'entreprise de M. Lévinas peut ne pas paraître très originale puisqu'elle se place dans la continuité d'une longue et vénérable tradition, celle du commentaire talmudique. Quoi de plus classique et, en apparence, de plus formel, que ce type d'interprétation d'un texte apparemment figé? Et pourtant, M. Lévinas, malgré la modestie de ses prétentions avouées, réalise là une étude extrêmement intéressante et enrichissante. Il n'hésite d'ailleurs pas à indiquer lui-même, parfois, la brûlante actualité des discussions désuètes en apparence menées par les rabbins (tel commentaire débouche tout naturellement sur le problème de l'existence de l'Etat d'Israel, tel autre sur la responsabilité allemande dans le génocide hitlérien...).

M. Lévinas n'hésite pas non plus à aborder de front le grand reproche traditionnellement adressé à l'herméneutique juive par le christianisme: fétichisation de la lettre etc, corrélativement, négligence de l'esprit. Or, nous dit Emmanuel Lévinas, il n'y a aucune chance de jamais atteindre l'esprit si on n'est pas attentif, jusqu'à l'obsession, à la lettre. Il n'y a là aucune contradiction: le judaïsme, contrairement à la philosophie antique, dont le christianisme a hérité, n'établit pas de distinction bien tranchée entre le corps et l'âme, l'esprit et la lettre. Cette attention extrême portée à la lettre ne doit donc pas se comprendre ~~com~~ comme soumission à l'inessentiel: il faut, tout au contraire, "arracher" son sens au texte qui, autrement, resterait parfaitement obscur et fermé sur lui-même. Il faut exercer une certaine violence, qui semblera parfois

bien audacieuse, pour l'amener à révéler son message. Nul fidéisme, donc, mais bien audace de théologien savant et éclairé.

Grâce à cette méthode, ce que M. Lévinas met ainsi au jour, c'est une conception extrêmement rigoureuse de l'éthique en toute matière. Il faut de repentir sà on a péché mais en aucune circonstance le repentir ne peut paraître préférable à l'absence de péché. Le péché demeure, l'acte mauvais a été accompli. Il faut pardonner mais pas n'importe quoi à n'importe qui: sait-on bien en fait ce que cache telle parole blessante, ce que dissimule tel acte hostile? Le mot ou le geste peut en dire beaucoup plus sur l'âme de celui qui commet une faute envers autrui qu'il ne le sait lui-même: on croit donc pardonner mais on ne pardonne que la surface, l'écume de la parole ou de l'acte. Pardonnerait-on de même le motif inconscient qui a fait naître la parole, qui a suscité l'acte? Sans doute peut-on pardonner sans difficulté aux simples et aux ignorants, qui sont présumés peu maîtres de leurs pulsions, mais peut-on toujours pardonner aux sages et aux savants qui ne peuvent se prévaloir de la même inconscience pour excuser leurs actes. Ainsi, demande M. Lévinas, peut-on pardonner à Heidegger qui a soutenu le nazisme naissant?

La responsabilité commence avec la liberté mais la liberté, où commence-t-elle? Où et quand avons-nous choisi d'être libres, donc responsables? Et quand bien même nous le saurions: étions-nous déjà libres et responsables quand nous avons choisi la liberté et la responsabilité? Pour les Juifs, la réponse est claire: la liberté est un don de Dieu, le don de la Thora. Mais les Juifs pouvaient-ils refuser la Thora? La question se pose encore aujourd'hui.

Quelle est la légitimité de la possession d'une terre, de toute terre, et en particulier, pour les Juifs, la possession de la terre d'Israël aujourd'hui? M. Lévinas montre que cette question, les anciens Hébreux, selon les docteurs de Talmud, se la posaient déjà lorsque, au retour d'Égypte et après quarante années passées dans le désert, ils arrivèrent en vue de la Terre Promise. On sait qu'ils ont déjà répondu à cette question fondamentale.



Du sacré au saint

Emmanuel Lévinas

Ce volume est un prolongement de Quatre lectures talmudiques. L'auteur y poursuit son oeuvre de déchiffrement du message talmudique. Que peut encore nous dire le Talmud aujourd'hui, Juifs ou non Juifs, dans un monde très différent de celui dans lequel il a été conçu? Paradoxalement, le Talmud aborde des problèmes très contemporains, très pratiques même. Ainsi, les rabbins se sont-ils demandé combien de temps on pouvait faire travailler quotidiennement l'ouvrier qu'on vient d'embaucher; quel salaire on doit lui verser; dans quelles conditions matérielles on doit le faire travailler. Et les réponses ne sont parfois pas très éloignées - au moins dans la méthode - de celles élaborées de nos jours par certains syndicats. De la même façon, selon M. Lévinas, le Talmud pose le problème de l'Etat et en particulier de son instance la plus significative et la plus répressive: la police. Faut-il ou non venir en aide à la police, et de quelle manière? Quelle est la responsabilité de chacun dans le traitement des malfaiteurs?

La jeunesse n'est pas oubliée: est-elle partout est toujours une valeur positive? Ou bien plutôt n'y a-t-il pas plusieurs jeunesse, sous des formes différentes, qui s'opposent les unes aux autres?

Mais l'interrogation essentielle porte sur le sacré: quels sont les rapports entre le judaïsme et la sorcellerie? Le judaïsme n'est-il pas le contraire d'une doctrine et d'une pratique magiques? Et si la magie est intrinsèquement liée au sacré, le judaïsme n'est-il pas le contraire du sacré? Il s'agit de faire naître une spiritualité plus haute que la simple terreur devant le mystère ou en face du divin. Il faut de la lucidité, de l'intelligence jusqu'au bout pour résister à toutes les idoles, anciennes ou modernes, même celles capables d'accomplir des prodiges. Il est significatif que M. Lévinas, pas plus que les docteurs du Talmud, n'écarte cette hypothèse. Mais ce n'est pas parce qu'il accomplit de plus grands miracles que les "autres dieux", que Dieu est Dieu. C'est parce qu'Il a donné la Thora en laquelle tout est raison.

Ainsi peut-on contempler sereinement les tours de force accomplis par les sorciers d'autrefois ou par les savants d'aujourd'hui-ces nouveaux sorciers:ce qu'ils font est bon ou mauvais,c'est selon,il faut en discuter,mais n'ajoute ni n'enlève rien à la Création.

## Les spectres de la bande

Alain Rey

Dans le langage de la sémiologie, Alain Rey s'interroge sur le phénomène de la bande dessinée (B.D.). Pourquoi celle-ci connaît-elle un succès aussi considérable? Quelle est l'origine-historique et littéraire- de la B.D.? Quels sont ses liens avec les autres arts (dessin, peinture et cinéma en particulier, mais aussi roman, épopée, poésie)? Et surtout, comment cela fonctionne-t-il: qu'est-ce qui anime de l'intérieur un "art" aussi populaire et hétérogène à la fois?

Alain Rey analyse tout d'abord les aspects techniques de la B.D.: cadrage, mise en page, absence ou présence des "bulles", usage de la couleur ou du noir et blanc, utilisation d'onomatopées (choke, gasp, cough...), traitement graphique, rapport du texte, du scénario et des dialogues à l'image, etc... Il montre ainsi en quoi et comment la B.D. échappe en partie à l'univers classique de Gutenberg pour inventer une nouvelle façon de signifier, de dire ou plutôt de faire exister du sens. La naissance de la B.D. correspond à l'avènement d'un nouveau mode sémantique qui n'est pas nécessairement meilleur ou pire que celui qu'on attribue traditionnellement à d'autres modes d'expression mais qui est simplement différent.

Alain Rey montre ainsi que la B.D. fait fonctionner les signes graphiques pour eux-mêmes, sans l'appui de ce qu'on appelle habituellement le "discours", créant de cette manière une langue à part, tout à fait intransposable dans aucun autre mode d'expression.

Il expose également tout le contenu social, politique et idéologique de la B.D.-particulièrement américaine-qui agit comme une propagande d'autant plus efficace qu'elle est tout à la fois inconsciente et insidieuse. La B.D. a joué un rôle non négligeable dans la façon dont les Américains ont traversé la terrible crise de 1929 et ses longues années de privations insupportables: Tarzan, entre autres, montrait comment on peut vivre dénué de tout. Elle a également contribué au renforcement

du moral des troupes et de l'arrière au moment des guerres mondiales et surtout dans la période de la guerre du Pacifique contre les Japonais: c'est alors qu'on voit apparaître les "Superman" et autres héros yankees aux carrures d'athlètes.

Mais Alain Rey n'oublie pas de rappeler, et d'étudier, les réactions du public, des fanatiques et des adversaires de la B.D.. Ces derniers, très nombreux, surtout dans les années d'après guerre, mènent une lutte sans pitié contre un art qui pervertit la jeunesse.

Toutefois, malgré ces dernières poches de résistance, on peut affirmer sans trop de risque-et peut-être sans trop de regret-que la B.D. a définitivement gagné son droit à l'existence et à la reconnaissance.

## Jouventes sur Jules Verne

Michel Serres

Historien et philosophe des sciences, épistémologue, Michel Serres consacre également une grande part de son oeuvre, à l'instar de son maître Gaston Bachelard, à la critique littéraire et artistique. Dans Jouventes sur Jules Verne, il tente de retrouver la fascination magique qu'a exercé sur lui, comme sur beaucoup d'autres, l'oeuvre de Jules Verne.

Jules Verne passionne parce qu'il met en scène des êtres forts, des situations critiques. Mais cela ne suffirait pas. Les véritables héros des romans des romans de Jules Verne, ce sont les éléments: eau, terre, air, feu. Ce sont des histoires élémentaires au sens propre du terme. Les personnages et les événements sont avant tout déterminés par l'un ou l'autre, ou plusieurs, de ces éléments: l'eau dans Vingt mille lieues sous les mers, la terre dans Voyage au centre de la terre, par exemple.

Tous les personnages des romans de Jules Verne voyagent (on sait que ce n'était pas le cas de l'auteur du Tour du monde en 80 jours). Le monde est clos, déjà, à l'époque de Jules Verne, mais on ne cesse de le parcourir et de le re-parcourir en tous sens pour y découvrir, non plus des terres nouvelles, vierges, inexplorées mais les lignes imaginaires, invisibles et savantes des géographes, des astronomes, des physiciens. Si bien que chaque voyage, chaque aventure peut se lire à plusieurs niveaux: c'est à chaque fois l'Odyssée recommencée mais c'est aussi, chaque fois, l'intelligence humaine confrontée à l'anarchie de la nature et qui l'organise, la façonne, lui impose sa loi.

Il ne faut pourtant pas, affirme Michel Serres, surestimer la vision scientifique de Jules Verne: dans presque tous les domaines, la science qu'il décrit dans son oeuvre est plutôt en retard sur la science de son temps. Et les inventions dont il truffe ses récits ne se rattachent guère que de manière fantaisiste aux disciplines qu'elles sont censées

illustrer et prolonger. On sait, par exemple, qu'il ne ferait pas bon voyager de la terre à la lune dans le véhicule qu'il a conçu...

Mais Jules Verne est un poète: il fait plutôt apparaître les rapports cachés des choses qu'il ne décrit le monde "tel qu'il est". Il crée un univers sans frontières qui nous enchante encore.

## La police des familles

Jacques Donzelot

Contrairement à ce que pourrait faire croire le titre de cet ouvrage, il ne s'agit nullement d'un essai destiné à montrer comment une fonction répressive est exercée par les familles ou sur les familles (selon les deux interprétations possibles du génitif), mais comment la famille elle-même s'est constituée en "instance" majeure de la société ou, plus exactement, du "social".

L'auteur retrace d'abord l'histoire (genèse et développement) de la famille depuis le 18<sup>e</sup> siècle. S'inspirant en partie des techniques de la "Nouvelle Histoire", mais surtout de la méthode "archéologique" fondée par Michel Foucault, il tente de découvrir les lignes qui tracent la structure à la fois synchronique et diachronique de la famille. Car celle-ci n'est pas un donné. Ou, plus exactement, elle n'est pas un donné naturel: un père + une mère + un enfant, ça ne fait pas une "famille"; ni un donné social: la famille africaine d'aujourd'hui a souvent une structure toute différente. Mais quand la famille européenne moderne apparaît, vers le début du 18<sup>e</sup> siècle, elle est aussitôt prise dans un réseau politique, moral, religieux qui la contrôle et, en partie, la façonne. Des institutions de protection de l'enfance se mettent en place; des organisations philanthropiques viennent en aide aux mères en difficulté, etc...

Cette tendance à l'intervention de plus en plus grande du politique (au sens large) dans la famille, va conduire à institutionnaliser peu à peu un droit de regard du pouvoir. Car la famille n'est pas sans danger. Ce qui se passe entre les personnes privées peut intéresser la collectivité et, tout particulièrement, les pouvoirs publics. A la même époque où apparaît la notion de "classe dangereuse", surgit l'idée que la famille (certaines familles en tout cas) peut recéler des charges explosives pour la société. Prostitution, maladies contagieuses, délinquance et même idées révolutionnaires, tout cela se concocte aussi et avant tout dans le sein du foyer. Malgré l'affirmation du caractère privé de la famille, la société se donne les moyens

d'intervenir: après les institutions et les organisations charitables, apparaissent les tribunaux pour enfants; puis les assistantes sociales; puis les instituts psychiâtriques (I.M.P., etc...). Mais le point ultime est atteint, selon l'auteur, quand c'est la psychanalyse qui interpelle la famille dans son intimité. Si en effet, comme l'affirment les partisans de la psychanalyse, on peut toujours faire remonter à la famille l'étiologie des névroses et des psychoses-coûteuses et dangereuses pour l'ensemble de la société-alors il convient de déployer aux yeux des experts agréés par l'Etat les derniers mystères du foyer.



## La part maudite

Georges Bataille

Ce livre du fondateur de la revue Critique est le premier, chronologiquement, paru dans la collection du même nom. Il occupe une place originale, puisqu'il est le seul, à notre connaissance, dans la production de l'auteur, à soulever des problèmes d'économie politique ou plutôt, pour employer l'expression de Bataille lui-même, "d'économie générale". Il est également le seul ouvrage de la collection à aborder cette discipline, jusqu'à ce jour du moins.

La thèse de l'auteur est assez simple. A l'origine de toutes les conduites sociales, il y a une consommation brutale et parfois violente d'énergie préalablement accumulée. L'archétype anthropologique de ce comportement, c'est le "potlatch", à l'analyse duquel Georges Bataille consacre un court essai (La notion de dépense) qui précède et annonce La part maudite. On sait que le "potlatch", étudié en particulier par Marcel Mauss (Essais sur le don) consiste en une sorte de lutte de générosité entre deux individus ou deux groupes sociaux qui prodiguent en une seule fois des biens (or, argent, esclaves, nourriture) accumulés pendant de longs mois ou de longues années. Il s'agit d'impressionner l'adversaire, de l'humilier en le mettant au défi de pratiquer à son tour une générosité équivalente: c'est un don destiné à interdire la réciprocité. Le soleil lui-même fournit le modèle d'une générosité immense et sans retour; c'est ce qui explique, selon l'auteur, qu'il soit vénéré presque universellement.

Pour Bataille, ce comportement, qui paraît aujourd'hui parfaitement irrationnel, a persisté jusqu'à une date relativement récente dans la plupart des sociétés, y compris en Occident. Il y a toujours eu, en effet, à l'origine de toute économie et de toute organisation sociale (les deux étant bien sûr solidaires) un excédent de biens et d'énergie sous toutes leurs formes, qu'il faut détruire d'une manière ou d'une autre. Et chaque société se caractérise par la façon dont elle supprime cet

excédent, qui est ressenti comme un excès. Ce surplus de force, de richesse et d'énergie, c'est donc la "part maudite".

Toutes les civilisations, affirme Bataille, ont porté ou portent encore le sentiment d'une malédiction qu'il faut exorciser d'une façon ou d'une autre. Bataille illustre cette thèse par un certain nombre d'exemples à la fois ethnologiques et politiques. Chez les Aztèques, affirme-t-il, la "part maudite" ce sont ces esclaves ou même ces fils et filles de princes que l'on sacrifie en nombre considérable, dans des conditions atroces, non dans un souci d'impressionner les ennemis (les Aztèques ne sont pas avant tout des conquérants) mais pour offrir un don immense aux dieux, en particulier au soleil.

Il étudie également l'avatar du "potlatch" dans les civilisations musulmanes qui investissent leur surcroît de biens et d'énergie dans la guerre à outrance contre les ennemis, dans une militarisation organique de la société, toujours portée à la conquête à seule fin d'offrir à Dieu le don gratuit d'âmes soumises de plus en plus nombreuses. Chez les Bouddhistes du Tibet, au contraire, dans une société fort peu guerrière, la "part maudite" ce sont ces innombrables moines, surplus d'hommes cultivés et compétents qui se retirent du monde pour mener une vie recluse, ascétique et non productive.

Dans l'Occident chrétien du Moyen-Âge, une autre solution est élaborée: la production déjà remarquable de biens ne peut aller qu'à l'Eglise et aux princes. Le luxe de l'une et des autres est en quelque sorte nécessaire à l'économie de cette société globalement pauvre et statique.

C'est le protestantisme qui vient, pour la première fois dans l'histoire, rompre en partie cet équilibre créé par le don absolu et renouvelé. On remarque que Georges Bataille fait sienne la thèse de Max Weber (Morale protestante et esprit du capitalisme) selon laquelle c'est le protestantisme qui a fondé la structure mentale du capitalisme. A partir de Luther et Calvin, l'important n'est plus de "consommer" mais d'"accumuler". Bataille retrace l'aventure de cette religion de la thésaurisation au travers du développement des États-Unis, de la révolution bolchévique et du plan Marshall.

La disparition des religions de "consumation" au profit des religions de conservation ne va-t-elle pas aboutir un jour, pour l'univers entier, à quelque immense catastrophe?

## La société contre l'Etat

Pierre Clastres

Cet ouvrage de l'ethnologue Pierre Clastres est un recueil de onze textes parus dans diverses revues de sciences humaines et de philosophie. Ils n'ont donc pas d'unité de thème et d'intention mais relèvent tous cependant d'une même démarche et d'une même sensibilité. L'interrogation de l'auteur porte essentiellement sur le problème du pouvoir. La plupart des penseurs occidentaux ont conçu la société comme étant fondée sur des rapports de force, sur la violence et la coercition d'un chef, d'une caste, d'une classe... exercée sur l'ensemble du groupe social: Platon, Hobbes, Nietzsche, Marx etc... on pourrait multiplier les exemples. Cette conception s'est toujours donnée comme universelle. Or, nous dit Pierre Clastres, lorsqu'on examine les sociétés dites "primitives", en particulier les peuples d'Amérique latine, dont il est un spécialiste réputé, ce n'est pas tout à fait ce que l'on observe. En effet, dans la plupart de ces ethnies, le pouvoir du chef ne s'accompagne qu'exceptionnellement d'un droit d'exercer la violence à l'encontre des "sujets": dans les périodes de guerre en particulier. Mais en dehors de ces circonstances, le pouvoir ne représente que la possibilité pour le chef d'exercer la parole. Ou, plus exactement; c'est la maîtrise de la parole qui institue la fonction de chef. Ce n'est pas tant que le chef guarani ou nambikwara soit comparable en aucune manière aux hommes politiques occidentaux mais c'est simplement qu'il est le seul à avoir le droit de dire les anciennes lois et normes de la tribu. Et le pouvoir du chef s'accompagne de devoirs qui feraient reculer chez nous plus d'un prétendant aux dignités politiques: il doit être parfaitement généreux et accepter de donner tout ce qui lui appartient si on lui en fait la demande.

Pierre Clastres remet également en question le tenace préjugé ethnocentrique selon lequel les sociétés "primitives" seraient archaïques et n'auraient pas d'histoire. C'est peut-être, nous dit-il, que nous ne savons pas voir l'évolution en dehors du schéma occidental (ou oriental dans le meilleur des cas) et que nous sommes aveugles à ce qui change vraiment dans ces sociétés.

## Speculum

Luce Irigaray

Toute la psychanalyse est fondée sur le travail d'un homme. D'un homme et non pas d'une femme, si on peut risquer cette lapalissade. Circonstance purement fortuite? Certainement pas, répond la psychanalyste Luce Irigaray? Car Freud a pensé toute la sexualité, y compris celle de la femme, en fonction de l'homme, du point de vue de l'homme. Dans cette perspective, la sexualité féminine ne pouvait être perçue que comme absence, manque, inaccomplissement, inachèvement. Seul l'homme est "entier", ce qui revient à dire que la femme est châtrée. Et cette castration prétendue est censée entraîner toute une économie psychique fondée sur l'envie du pénis et sur les différentes névroses typiquement "féminines" dont Freud analyse l'étiologie.

Ainsi, psychologiquement, la femme se caractérise par le ressentiment, le complexe d'infériorité, le désir d'être autre-et simultanément, par le rejet d'elle-même, par le mépris pour son propre corps. Cette "mutilation" du corps féminin n'est pas sans réagir sur le psychisme masculin lui-même: la découverte par le petit garçon du "manque" féminin entraîne chez lui la peur de la castration et toutes les attitudes névrotiques qui y sont liées: crainte de la sexualité et du sexe de la femme, mépris de la femme, accompagné du puéril orgueil d'être encore "entier".

Or, nous dit Luce Irigaray, cette perspective est faussée. Car l'homme aussi, autant et plus que la femme, se définit anatomiquement par un manque: le petit garçon comme la petite fille découvre rapidement que seules les femmes mettent au monde des enfants. Et seules elles peuvent allaiter les nourrissons. Pourquoi cette mutilation-là, cette absence-là, qui n'atteint par définition que les hommes, ne serait pas tout autant source de jalousie, d'envie et de ressentiment des hommes envers les femmes? La psychanalyse seule ne peut nous permettre de le comprendre. En tout cas pas la psychanalyse freudienne. Il faut replacer les manifestations psychiques dans un contexte assez vaste pour que les déséquilibres observés puissent recevoir une explication.

Luce Irigaray parcourt donc à l'envers la route de l'histoire afin de retrouver l'origine culturelle de cette image dévalorisée du psychisme féminin qui imprègne encore toutes nos structures mentales.

Selon l'auteur, ce sont les Grecs qui ont les premiers fabriqué en quelque sorte la scène et la pièce où se sont joué et se jouent encore les rôles respectifs de l'homme et de la femme. En écartant les femmes du jeu du désir et de la possession, en inventant une société tellement masculine que la seule sexualité authentique et socialement valorisée ne s'y exerce qu'entre hommes, en confinant les femmes dans leur seule fonction de reproduction-rôle médiocre pour un peuple qui n'hésitait pas à exposer les enfants-les Grecs n'ont pas seulement assuré une domination des hommes sur les femmes, qui existait bien avant eux, mais ils l'ont en quelque sorte justifiée à la fois par la nature et par la culture. Ils ont ainsi contraint la femme elle-même à penser et à vivre son corps en fonction de celui de l'homme, par opposition avec celui de l'homme. C'est cette image d'un corps inférieur, mutilé, qu'il faut aujourd'hui tenter de déconstruire pour laisser place à quelque chose de neuf qui est encore à inventer.

## LA COLLECTION CRITIQUE FACE A QUELQUES LECTEURS

Il nous a paru utile de conclure ce dossier en examinant quelques réactions de lecteurs assidus ou occasionnels de la collection Critique. C'est un truisme de dire que tout le travail de l'éditeur ne signifierait rien sans eux. Ils sont juges en dernière instance de la qualité et de la pertinence des orientations de la production qui leur est soumise.

Afin de donner un minimum de structure à cette toute petite enquête, nous leur avons posé 11 questions de natures diverses destinées à recueillir une information simple et brève. Voici ce questionnaire:

I-Parmi les auteurs de la collection, quels sont ceux que vous connaissez de nom?-que vous avez lus?-que vous pensez lire plus tard?-que vous ne lirez pas(pourquoi)?

II-Parmi les titres de la collection:mêmes questions.

III-Quels titres de la collection possédez-vous personnellement?Quels titres avez-vous lus en bibliothèque?(quel type de bibliothèque:universitaire,municipale etc...).Quels titres vous a-t-on prêtés?

IV-Comment avez-vous eu connaissance pour la première fois des oeuvres de la collection que vous avez lues?

V-Dans quelles catégories classeriez-vous les oeuvres que vous avez lues?

VI-Comment qualifieriez-vous en quelques mots les oeuvres que vous connaissez?L'ensemble de la collection?

VII-Quels sont,à votre avis,les auteurs les plus importants de la collection?Pourquoi?

VIII-Quels sont,à votre avis,les titres les plus importants de la collection?

IX-Avez-vous lu des oeuvres des auteurs cités édités dans d'autres collections ou chez d'autres éditeurs?

XI-Souhaitez-vous faire un commentaire sur l'ensemble de la collection Critique ou sur l'ensemble de la production des Editions de Minuit?

XI-Lisez-vous la revue Critique?

Nous n'avons reçu qu'un nombre très limité de réponses: dix personnes seulement ont trouvé le temps ou la motivation nécessaires à cette petite corvée. Toutes sont des enseignants du second cycle des Lycées, en particulier des professeurs de philosophie.

Ces quelques précisions suffisent à indiquer le caractère extrêmement partiel de cette enquête.

Les réponses aux trois premières questions n'apportent guère de surprise. Comme on pouvait s'en douter avant toute analyse, les auteurs connus de tous sont bien ceux que l'histoire littéraire récente a déjà plus ou moins consacrés. C'est ainsi que personne n'ignore les noms de Butor, Derrida, Irigaray, Lyotard, Robbe-Grillet, Serres ou Bataille. En revanche, personne n'a jamais entendu parler de Montreÿay, Pierssens, Reichler, Rey ou Rosen.

Il est logique que les auteurs les plus connus soient aussi les plus lus: Bataille (cité 5 fois), Deleuze (6 fois), Robbe-Grillet (7 fois), Serres (7 fois). Les suivent de près: Butor (4 fois), Derrida (4 fois), Bouveresse (3 fois), Luce Irigaray (3 fois).

Ce peloton de tête se détache encore davantage si l'on tient compte des "intentions de lecture": Bataille est cité deux fois, de même que Derrida mais Lévinas fait son apparition qui est cité deux fois. Bouveresse est même cité trois fois. Ce spécialiste, très technique, de Wittgenstein, est donc pris au sérieux par les philosophes français; ; ; quand bien même ils ne l'ont pas encore lu...

On ne rencontre guère, parmi ces lecteurs, d'exclusive à priori à l'égard de qui que ce soit.

On demeure dans le prévisible, en ce qui concerne les titres, puisque ceux qui sont le plus souvent cités sont signés des auteurs déjà nommés. On lit donc beaucoup: La part maudite (4 fois), l'Anti-Oedipe (4 fois), La grammatologie (4 fois), Speculum (3 fois), Pour un nouveau roman (4 fois), l'un ou l'autre de la série des Hermès (5 fois). Bouveresse n'est pas oublié: il est cité deux fois pour Le mythe de l'intériorité et une fois pour Wittgenstein: la rime et la raison et pour La parole malheureuse.

Il ne faut pas oublier Butor pour Répertoires (3 fois), Clastres pour La société contre l'Etat (3 fois) et même Vincent Descombes pour L'inconscient malgré lui (2 fois).

Les a-t-on vraiment lus, ces livres? En tout cas on les possède assez souvent: 5 des personnes interrogées ont chez elles l'Anti-Oedipe, 4 De la grammatologie, 4 l'un ou l'autre des Hermès (ou plusieurs), 2 Repertoire, 2 La société contre l'Etat, 2 L'inconscient malgré lui, et 2 encore Pour un nouveau roman.

En revanche, est-ce vraiment une surprise de constater que les ouvrages de cette collection sont fort peu consultés en bibliothèque? Certes, ce ne sont pas des ouvrages classiques de référence. Mais on sait bien surtout que tous les étudiants et enseignants n'ont pas encore trouvé le chemin de nos bibliothèques. Est-ce une consolation de remarquer que le prêt individuel joue un rôle encore plus modeste?

Ce sont les réponses à la quatrième question qui apportent pour la première fois une légère surprise. On pouvait penser en effet que des ouvrages aussi ardu, voire techniques, étaient connus essentiellement par l'intermédiaire de la presse spécialisée et de l'enseignement universitaire.

Or, c'est surtout le bouche à oreille qui a fonctionné pour nos lecteurs, puisque six d'entre eux affirment avoir entendu parler des ouvrages de cette collection par des amis, trois par des enseignants d'université et un seul par la fréquentation des librairies (notons encore que là non plus, les bibliothèques ne sont pas citées). Dans ce domaine comme dans celui des romans, on se fie assez volontiers à l'avis des proches dont on apprécie le jugement. Ce phénomène, nullement méprisable, d'imitation ou de conformisme social, dépasse bien sûr le simple besoin de documentation technique ou philosophique. Gageons qu'il entre pour une grande part dans le succès étonnant de certains titres de la collection.

Nous attendions des réactions de rejet à notre cinquième question. Cela ne s'est pas produit. Nous pensions, en effet, que les lecteurs seraient tentés de considérer comme peu pertinentes ces distinctions formelles entre les diverses disciplines. Sans doute ce problème scolaire de classification a-t-il paru dénué d'intérêt à la plupart des personnes interrogées. Par ailleurs, l'aspect pluridisciplinaire



de la quasi-totalité des ouvrages de la collection reste insensible si on n'a qu'une vue partielle de celle-ci.

L'unanimité est assez grande en ce qui concerne l'impression produite par les livres publiés par M. Piel. A notre sixième question, les lecteurs ont répondu par des termes exprimant la modernité, la nouveauté, la recherche et l'avant-garde. Parallèlement on est frappé par la difficulté, voire l'hermétisme de ces oeuvres; on parle également d'exigence ou de haut niveau. Décidément, Critique ne se soucie pas de mettre la philosophie à la portée de tous. Mais nous sommes dans un domaine où la démocratie n'est pas nécessairement le meilleur régime.

On connaît encore une petite surprise au sujet de la septième question. On pouvait s'attendre, en effet, à voir Gilles Deleuze figurer en tête du palmarès, puisque son Anti-Oedipe, écrit, rappelons-le, en collaboration avec Félix Guattari, est le "best-seller" de la collection. Or, il n'en est rien. C'est Michel Serres qui est considéré comme l'auteur le plus important avec 5 suffrages. Deleuze n'arrive qu'en seconde position, à égalité avec Bataille: 3 voix, et encore Bouveresse. Ils devancent Derrida (cité deux fois) et même Robbe-Grillet (deux fois). Est-ce là une préfiguration d'une échelle de valeurs future?

Toutefois, il faut quelque peu nuancer cette impression car les réponses à la question suivante montrent que si Hermès de Michel Serres arrive en tête des oeuvres les plus importantes avec 5 suffrages, l'Anti-Oedipe suit de près avec 4 voix, devant La part maudite (3) et De la grammatologie (2). Sont également cités: L'économie libidinale, Speculum, Pour un nouveau roman, La société contre l'Etat, L'inconscient malgré lui, Le mythe de l'intériorité.

Bien entendu, aucun lecteur ne s'intéresse à une collection en tant que telle ou aux seuls ouvrages d'un auteur parus dans une collection donnée. C'est pourquoi il nous a semblé intéressant de poser cette neuvième question afin de savoir quels sont les auteurs publiés par Critique dont les ouvrages sont également lus dans une autre collection ou chez un autre éditeur, le cas échéant. Cette fois, c'est Robbe-Grillet qui arrive en tête, car la plupart de ses livres ne sont pas publiés par Critique mais dans d'autres collections, toujours aux Editions de Minuit.

Nous trouvons ensuite Deleuze, cité quatre fois, ce qui confirme certes l'importance qu'on lui accorde mais ce qui s'explique aussi par le fait que certaines de ses oeuvres majeures sont éditées ailleurs. Butor arrive après (3 fois), et l'on peut faire à son sujet la même remarque que pour Robbe-Grillet. Quant à Michel Serres, s'il n'arrive qu'en dernier des auteurs cités (une seule fois), c'est sans doute parce que l'essentiel de sa production paraît dans la collection Critique.

Il ne nous a pas semblé indispensable de reproduire les réponses à la dixième question.

En ce qui concerne le dernier point du Questionnaire, notons simplement que trois personnes seulement sur les dix lecteurs interrogés affirment lire, plus ou moins régulièrement, la revue Critique

## CONCLUSION

Au terme de cette étude, une certaine image de la Collection Critique se dégage et s'impose assez nettement. Ce qui caractérise les orientations intellectuelles de cette collection, beaucoup plus qu'une communauté de thèmes, de propos ou d'idéologie des différents ouvrages publiés, c'est certainement une unité de style. M. Jean Piel a voulu faire souffler un certain esprit sur la production dont il est responsable, et il y est parvenu.

Il est difficile et audacieux de résumer ce style en quelques mots. On peut simplement rappeler quelques uns des traits les plus frappants. On a pu observer à plusieurs reprises, par exemple, les considérables assauts d'érudition auxquels se livrent les auteurs publiés. Il faut aussi souligner ce que notre étude n'a peut-être pas assez fait-leur habileté rhétorique et leur goût manifeste pour une langue raffinée, terriblement complexe, souvent libérée des contraintes de la syntaxe courante du français. On reconnaît là les symptômes de la préciosité. Certains des écrivains édités par Critique ont même créé une manière qui fleurit-ou a fleuri-un peu partout avec plus ou moins de succès: l'Anti-Oedipe, en particulier, a suscité maint disciple qui imite sinon le fond du moins l'écume visible du discours du maître.

On a encore remarqué, d'entrée de jeu, et le directeur de la collection l'a confirmé, la volonté d'abolir les frontières entre les diverses disciplines. C'est une conséquence parmi d'autres de l'esprit encyclopédique qui caractérise Critique mais c'est également la marque d'un esprit qui se veut quelque peu subversif... dans le domaine des idées, tout au moins.

Le trait le plus notable, cependant, c'est sans doute, en fin de compte, l'esprit un peu parisien, un peu "à la mode" de toute l'entreprise. M. Jean Piel lui-même semble d'ailleurs en convenir. On a un peu le

sentiment, par instants, quand on considère l'ensemble des auteurs publiés par Critique, d'avoir affaire à un brillant microcosme universitaire, vivant en vase clos quelque part sur la rive gauche et pour lequel les grands affrontements de l'univers se réduisent entièrement à des débats d'idées.

Mais cette impression, même si elle possède quelque apparence de justesse, est secondaire. Car il ne faudrait pas conclure trop vite que l'essentiel de la collection se ramène à la mode et à ce qu'elle implique de superficiel et de transitoire. Nous pensons au contraire que la plupart des oeuvres considérées sont solides et durables et que certaines sont des chefs-d'oeuvre qui résisteront aux outrages du temps.

Quoi qu'il en soit, nous estimons que l'ensemble de la collection Critique reflète très fidèlement les mouvements d'idées contemporains. Pour cette seule fonction, qu'elle remplit admirablement, elle mérite certainement la considération de tous ceux qui s'intéressent à l'évolution de la production éditoriale contemporaine.

Ce n'est la faute de personne si notre époque ne semble pas produire de bien grands bouleversements théoriques.

